



PETITES ESCAPADES INUITES

Nunavik / Québec

Chacun porte en soi quelques flocons de ce grand rêve blanc, le rêve du Grand Nord, distillé très tôt par la magie des livres d'enfants et des récits d'explorateurs. Pour goûter à la douce morsure du vent sur les joues et écouter le chuintement des raquettes sur la neige meringuée, direction le nord du Nunavik, l'ancien Nouveau-Québec, un territoire libéré des glaces il y a 8 000 ans à peine, toujours hanté par les ours et les loups.



Texte et photos
CHRISTOPHE MIGEON



01. Dans les rues de Kangiqsualujuaq
02. Au même endroit
03. L'harfang des neiges vous regarde
04. Elijah Watt, né en 1937

01

Dans la cuisine d'Emily Emudmuk, des aigles pêcheurs se disputent un pauvre saumon entre un coucou suisse et une gravure d'ours polaire. Sur la porte du frigo, les petits-enfants affublés de bonnets ou de casques de hockey sourient de toutes leurs dents entre les factures et les listes de courses. Les Inuits font rarement carrière dans les métiers de décoration intérieure. Après tout, voici peu de temps qu'ils ont un intérieur. À 59 ans, Emily appartient à cette première génération d'Inuits sédentarisés, les premiers à avoir quitté la lande arctique, la vie au grand air qui rend les joues fraîches et donne la goutte au nez, calquée sur les saisons et les animaux, pour s'entasser entre quatre murs surchauffés. Cette idée pour le moins saugrenue leur a été soufflée par un gouvernement canadien soucieux de fixer et contrôler les groupes nomades au chamanisme subversif. Pour les initier aux joies de la pantoufle, des allocations et des coupons de nourriture avaient été promis aux familles qui scolarisaient leurs enfants. « *Quand j'ai eu 7 ans, mon père a décidé de s'installer ici, à Kangiqsualujuaq, où il y avait une*

école et un dispensaire. Beaucoup en ont fait autant. Jusqu'alors, nous vivions au rythme des animaux, chasse au caribou et pêche à l'omble l'été, chasse au phoque pendant les longs mois d'hiver. Du jour au lendemain, c'était fini. Mais il y avait encore des vieux qui allaient et venaient avec leurs traîneaux à chiens. Alors, la police montée est venue et a tué les chiens. Plus de chiens, plus de chasse. Les vieux se sont mis à boire et l'État leur a donné de l'argent pour qu'ils se taisent... » Au cours des années 1950 et 1960, les valeurs d'échange et de partage qui prévalaient jusqu'alors sont soudainement remplacées

« LES HOMMES, AUTREFOIS CHASSEURS, NE SONT PLUS JUGÉS QU'AU NOMBRE DE BILLETS ENFOUIS DANS LEURS POCHEs. LA "CANADIANISATION" EST EN MARCHÉ. »

par le dollar. Les pères de famille, dont le statut et l'aura étaient une conséquence directe de leurs talents de chasseurs, de leur sang-froid et de leur générosité, ne sont désormais plus jugés qu'au nombre de billets enfouis dans leurs poches. La « canadianisation » est en marche.

CERVELLES DANS LA NEIGE

Elijah Watt, 78 ans, raconte la même histoire de sédentarisation par le massacre des chiens. « *Chez nous, ils sont venus vers 1963. Ils nous ont dit que c'était pour des raisons de sécurité publique. Je me souviens que mon père a pris dans ses bras son chien favori pour le sauver, mais les policiers s'en sont saisis et l'ont placé dans un enclos avec les autres. Ils leur ont collé une balle dans la tête à chacun.* » Convaincus à l'époque de leur propre impuissance devant le pouvoir blanc et son cortège d'affolantes inventions modernes, les Inuits n'ont

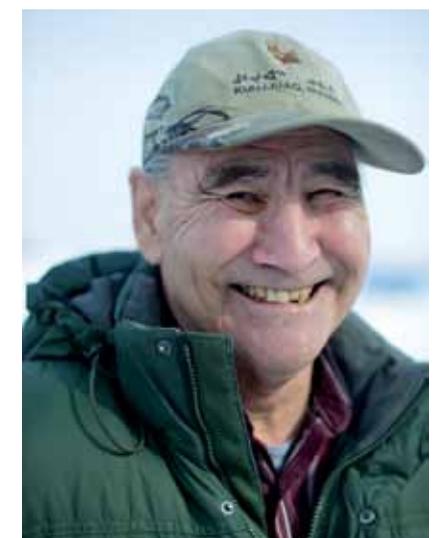
jamais osé protester. Peut-être y a-t-il eu aussi une belle part d'incompréhension d'un côté et de l'autre. Certains racontent que l'enfant d'un fonctionnaire venu du Sud s'était fait attaquer par des chiens et que les policiers voulaient seulement que les familles attachent leurs chiens



02



03



04

pour éviter ce genre d'accident. Une chose parfaitement impensable dans la culture inuk : un chien attaché s'affaiblit et n'est bientôt plus bon à rien, incapable en tout cas de tirer un traîneau. « *Comment chasser, comment se déplacer, comment vivre sans les chiens ? En économisant de l'argent, ma famille a réussi à s'acheter un des premiers modèles de motoneige, ceux qui*

avaient encore le moteur à l'arrière. On a pu ainsi repartir à la chasse. » Pour autant, il ne faudrait pas non plus idéaliser la société traditionnelle inuite. Face à la rudesse inouïe de la vie sous ces latitudes, où l'obscurité des longs hivers se conjugait parfois au désespoir de la disette, la pitié et la compassion avaient bien du mal à se faire une place au chaud sous l'igloo :

les infanticides de nouveau-nés de sexe féminin n'étaient pas rares ; veuves et orphelins ne pouvaient guère compter que sur eux-mêmes ; quant aux vieillards, ils savaient tirer leur révérence avec une sérénité de patricien romain sans que cela offusque personne. L'ethnologue Jean Malaurie évoque ce vieux qui, alors que la nourriture s'amenuise, quitte l'igloo



01

sans un mot pour quiconque, « pose ses gants, sa pipe et s'assoit sur le bord de la banquise [...] avant de se laisser geler de bas en haut en plongeant ses jambes dans la mer glacée. » Elijah, qui a passé sa prime enfance dans le nord de la péninsule du Labrador, a attendu l'âge de 12 ans avant de voir son premier arbre. Chaque fois qu'il regarde ses mains encore marquées par le gel près de soixante-dix ans plus tard, les rigueurs de la vie arctique se rappellent à son bon souvenir. Aucun de ces anciens ne renoncerait au confort de son matelas et de sa salle de bains pour retourner dormir sur la peau de caribou. « Aujourd'hui, on en a sûrement trop, mais en ce temps-là il n'y avait pas assez. La vie était dure, trop dure. »

CARTON DE LAGOPÈDES

Le cœur inuit palpite pourtant toujours au rythme de la chasse et de la pêche. Dans la cuisine d'Emily il y a aussi un livre sobrement intitulé *Northern Cookbook*, délicieusement suranné (1967), dans lequel on apprend à cuisiner le rat musqué ou l'écreuil. Les pages égrenent d'improbables recettes de cœur de caribou farci, de nageoires de phoque aux petits légumes, de chili con carne d'original ou de lynx rôti

aux champignons. La *country food*, cette nourriture obtenue directement de mère Nature, source de vie et d'équilibre, est l'une des grandes fiertés du peuple inuit. Chaque sortie en Ski-Doo est l'occasion d'améliorer l'ordinaire et de remplir le congélateur. Alors que nos motoneiges s'engagent à l'intérieur du parc national Kuururjuaq, Jimmy Chevrier, qui pilote le véhicule de tête, a les yeux rivés sur les deux lignes de saules de part et d'autre de la piste glacée. Sur certains arbres, la neige

« LA NOURRITURE OBTENUE DIRECTEMENT DE MÈRE NATURE EST L'UNE DES GRANDES FIERTÉS DU PEUPLE INUIT. CHAQUE SORTIE EN SKI-DOO EST L'OCCASION D'AMÉLIORER L'ORDINAIRE. »

semble s'être agglomérée à l'extrémité des branches en paquets immaculés. Ce sont précisément ces arbres-là qui intéressent Jimmy. Le fusil porté en bandoulière sur le ventre est décroché et vivement épaulé. Au premier coup de feu, les boules de neige floconneuse s'envolent en escadrille, sauf une, qui tombe comme une pierre. Deux autres sont descendues dans la foulée. Ce soir un baluchon de lagopèdes, boules de

plumes virginales maculées de vermillon, viendra compléter le menu. Les Inuits sont comme à la foire et font de splendides cartons sur ces volatiles ingénus qui, non contents de jouer les cibles faciles dans les branchages, descendent parfois au sol au lieu de décamper et dressent une tête intriguée au-dessus du tapis blanc comme pour faire le point sur leur situation. Les lagopèdes apprennent alors à leurs dépens que la curiosité est un vilain défaut. Les Inuits sont pourtant loin d'être d'effrénés

canardeurs : aucun animal n'est tué par hasard. Selon la tradition, c'est l'animal lui-même qui se livre au chasseur, généralement à celui qui le partage le plus volontiers avec la communauté. Le gibier, respecté, remercié, se donne et ne se vend pas. Un petit renard roux détail à grand-peine le long d'un talus pentu. Il s'arrête hors d'haleine en haut de la crête et semble défier les chasseurs qui le regardent tran-



02



03



04

01. Glaces sur la rivière Koroc, Parc national Kuururjuaq
 02. Emily Edmuluk pêche l'omble sur la rivière Koroc
 03. Jimmy Chevrier fore un trou pour pecher l'omble
 04. La baie d'Ungava devant Kangiqsualujjuaq

quillement, comme on regarde un vieil ami s'éloigner, certain de le revoir bientôt. Maître Goupil doit savoir qu'en ces jours de printemps il perd ses poils et que sa fourrure miteuse ne mérite même pas un coup de fusil.

SCALPÉE PAR UN OURS

Les Ski-Doo se glissent dans le lit verglacé de la rivière Koroc. L'été, c'est un tumulte d'eau claire et turquoise qui ronfle et qui tonne dans le fond d'une auge glaciaire. Au mois de mars, c'est encore une patinoire sauvage qui fait des blancs et des bleus sous un soleil frileux. De chaque côté, les bouquets squelettiques des mélèzes déplumés éclaircissent la sombre toison des épinettes. La vallée est une oasis de forêt boréale au beau milieu du désert arctique, le peuplement forestier le plus nordique du Québec. Il

n'est pas rare d'y voir clopiner un ours blanc, utilisateur régulier de cette voie naturelle entre la baie d'Ungava à l'ouest et la côte du Labrador à l'est. La rencontre avec Nanuk est parfois délicate. Des histoires d'ours, nos guides en ont plein leur musette, des rigolotes, qui se finissent bien, et d'autres aux dénouements moins joyeux. Tous ont dû en tuer au moins un au cours de leur carrière, si courte soit-elle. L'an dernier, une femme de Kangiqsualujjuaq s'est fait attaquer alors qu'elle se soulageait près de sa maison à l'extérieur du village. Scalpée et le bras réduit en charpie, la pauvre femme n'a dû son salut qu'à l'intervention de son mari, qui parvint à coller une balle de 22 long rifle dans les fesses de l'assaillant. Les méninges ruminent encore cette sombre histoire quand, peu de temps après notre arrivée au camp de

Qamanialuk, Emily, désignée cuisinière de l'expédition, s'éloigne pour chercher du bois. Tout à coup, des cris d'orfraie viennent déchirer le silence digne et feutré de la forêt. Horreur! Un ours polaire s'en prendrait-il à notre cantinière? « Un porc-épic! J'ai vu un porc-épic! » s'égosille une Emily enthousiasmée par cette rencontre inattendue. La bestiole, affolée par l'agitation soudaine, a trouvé refuge dans l'épinette dont elle boulotait l'écorce et semble s'attendre au pire sous sa couronne d'épines. Le porc-épic fait partie de ces animaux méridionaux qu'on ne voyait guère dans l'Arctique il y a encore quelques années. Symptôme d'un réchauffement climatique ou d'une recrudescence de la compétition dans le Sud? Le soir, tandis que la viande de lagopède – étonnamment rouge – grésille dans la grande poêle d'Emily, le ciel



01. Jimmy Chevrier et deux jeunes loutres qu'il vient de tuer sur la rivière Koroc
 02. Un renard à l'affût
 03. Le talentueux Jari Leduc tire avec des moufles
 04. La rivière Koroc
 05. Un lagopède des saules

+ VIANDES FRAÎCHES

La viande d'animaux sauvages constitue encore de 40 à 70 % du régime alimentaire inuit : phoques, bélugas, narvals, morses, caribous... Les Inuits n'ont pas à respecter de quota de chasse pour ces animaux. Ils peuvent aussi les abattre dans les parcs et réserves. Selon eux, seul ce type de nourriture permet de résister au grand froid, et on ne le retrouve pas dans les rayons du supermarché. Les droits ancestraux à vivre la nature peuvent parfois paraître difficilement compatibles avec l'irruption des motoneiges et des fusils à lunette. Pourtant il faut reconnaître que le peuple inuit a parfaitement conscience que son destin est étroitement lié à celui des animaux : il s'efforce de ne jamais les faire souffrir inutilement, ne se moque jamais d'eux et ne prélève jamais plus que ses besoins. Il ne chasse pas non plus le dimanche, merci les missionnaires...





clouté d'étoiles se met à rêver tout éveillé, se pare de voiles verdâtres et tremblotants, inonde l'horizon d'une cataracte hésitant entre le blanc et le rose, à la surprise de la forêt qui regarde, enivrée, éblouie. Illuminés de l'intérieur par les chiches éclairages d'appoint, les tipis en toile font comme de petites lanternes couleur cannelle sous le grand feu d'artifice de l'aurore boréale.

TROPHÉES MALÉFIQUES

Pendant que la voûte céleste, manifestement sous acide, poursuit son délire, Lucas Etok, 62 ans, assis sur une glacière de la tente mess, fait revivre les esprits de la glace et de la forêt. Des histoires saupoudrées de légendes, épicées de rumeurs s'échappent dans le ronflement de la lampe à gaz. Il y a celle de cette grotte au nord de la baie d'Ungava, réputée pour être hantée par des esprits mangeurs de glace et de chair humaine. Alors qu'un homme part à la recherche d'un ami disparu en kayak devant la grotte, il ne retrouve que sa tête échouée sur la grève. La tête ouvre les yeux et se met à parler, l'adjurant de partir au plus vite avant d'être dévoré par les fantômes du lieu. Lucas affirme que l'ane-

dote est véridique et, entre deux cuisses de lagopède, enchaîne avec les esprits malins de la rivière Koroc, capables de surgir et de disparaître à volonté. «*Lum d'eux pourrait même être avec nous dans cette tente*», s'empresse-t-il d'ajouter en se dégraissant le gosier d'une longue lampée de scotch. «*Il y a quelques années de ça, alors que j'étais en train de chasser, j'ai trouvé non loin d'ici de superbes bois de caribou. Je n'en avais jamais vu d'aussi grands. Je les ai attachés sur mon traîneau à l'arrière de la motoneige. La nuit était déjà tombée. J'ai commencé à avancer quand tout à coup j'ai senti comme une force retenir le Ski-Doo, j'ai mis les gaz à fond jusqu'à sentir l'odeur de brûlé venant de la courroie de transmission. Rien à faire, j'étais coincé par quelque chose que je ne voyais pas. Je suis descendu et j'ai détaché les bois pour les déposer dans la neige. Tout de suite après, j'ai pu repartir sans aucun problème... Chaque fois que je raconte cette histoire, j'en ai la chair de poule!*» Tandis que les sapins somnoient et piquent du nez, l'aiguille en berne sous leur lourd manteau de neige, chacun regagne sa tente pour trouver refuge dans la plume du duvet. Une branche de bouleau casse sous la morsure du froid. Des bruissements mystérieux effleurent le

silence ouaté de la nuit. On remonte alors à fond la fermeture de son sac de couchage en priant les esprits d'aller se réchauffer ailleurs. A/R

+ VOUS HÉSITÉZ ENCORE ?

ALLEZ-Y SI...

Vous voulez découvrir le Nord en compagnie de ceux qui y vivent, vous aimez déguster des bestioles originales, vous souhaitez pêcher l'omble et tirer le lagopède, faire des dérapages en Ski-Doo sur des rivières gelées, voir le soleil jouer les capricieux et refuser d'aller se coucher, faire du ski de rando là où personne n'a encore jamais laissé de traces...

ÉVITEZ SI...

Vous n'envisagez pas deux minutes de remplacer votre bon vieux matelas à ressorts par un tapis odorant de branches de sapin semées sur la neige, les histoires d'esprits et de fantômes malfaisants vous glacent le sang (il ne fait déjà pas bien chaud...), vous n'aimez que les itinéraires bien balisés (ici on improvise beaucoup, c'est un terrain d'aventure).

NUNAVIK / PRATIQUE

LE NUNAVIK

Ce territoire presque aussi grand que la France (507 000 km²) correspond à la région arctique du Québec, au-dessus du 55^e parallèle. C'est une terre glacée bordée d'ouest en est par la baie et le détroit d'Hudson, la baie d'Ungava et la pointe septentrionale de la province de Terre-Neuve-et-Labrador. Depuis 1999, le Nunavik (12 000 habitants) dispose d'un gouvernement régional autochtone. www.nunavikparks.ca

Y ALLER

C'est bien le problème, car un voyage sous ces hautes latitudes reste fort onéreux : d'abord Paris-Montréal avec Air Canada par exemple, à partir de 450€ l'A/R, puis vol Montréal-Kuujuuaq avec First Air (vols quotidiens) autour de 1 750€ l'A/R et enfin vol Kuujuaq-Kangiqsualujuaq (pour environ 350€) avec Air Inuit, qui assure les liaisons entre les communautés du Nunavik. www.aircanada.com

QUAND Y ALLER ?

La meilleure saison pour visiter le Nunavik dans de bonnes conditions hivernales (journées suffisamment longues, enneigement abondant, rivières gelées permettant le déplacement en motoneige, températures supportables [-15/-20°C]...) reste mars-avril. En été, on préférera juillet-août.

À NE PAS RATER

Chacune des 14 communautés du Nunavik possède des infrastructures

d'accueil, dont au moins un hôtel et un magasin général-épicerie. À Kangiqsualujuaq : situé au milieu du village, le Coop-Hotel propose 12 chambres doubles à partir de 200€. Pas de petit déjeuner ; en revanche, une cuisine est à la disposition des clients.

Tél. : 1 (866) 336 2667
hotels@fcnc.ca

À Kuujuaq : l'auberge Kuujuaq Inn dispose de 36 chambres à 170€ environ la nuit.

Tél. : 1 (819) 964 2903
kuujuaqinn@tamaani.ca

AVEC QUI PARTIR

① **Aventures Inuit.** L'agence basée à Montréal organise de nombreuses formules de séjour au Nunavik pour vivre et expérimenter le patrimoine naturel et culturel en compagnie de guides inuits. Activités d'été et d'hiver (suivi de hardes de caribous, observation d'ours blancs et d'aurores boréales, ski de fond...)

Tél. : 1 (514) 457 3319

www.aventuresinuit.ca

② **Voyages FCNQ.** Une autre agence qui organise des activités au Nunavik au départ de Montréal.

Tél. : 1 800 463 7610

③ Des activités sont aussi proposées directement par le parc de Kuururjuaq.

Tél. : 1 (819) 337-5454

EN SAVOIR PLUS

L'association Tourisme Autochtone Québec, chargée de la promotion du tourisme dans les communautés autochtones du Québec.

www.tourismeautochtone.com

Le site officiel de l'Association touristique du Nunavik.

www.nunavik-tourism.com

